LETTRE DU R. P. BONALD AU R. P. SOULLIER, ASSISTANT GÉNÉRAL.

Pelican-Narrows, 29 août 1892.

RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je viens de lire, dans le numéro de juin de nos annales, le compte rendu de l'année dernière sur nos Missions de l'Est, compte rendu que vous avez bien voulu faire publier. Voici un rapport qui y fera suite. Ces lignes montreront à nos amis et à nos Frères que le missionnaire doit dire ici comme saint Paul : *Væ mihi si non evangelizavero!* Malheur à l'apôtre inactif! si celui-là se rencontre. Vous verrez aussi que le démon nous suscite des embarras de plus d'une sorte et même de véritables persécutions.

Le R. P. CHARLEBOIS, après avoir, durant l'été, fondé la Mission du fort Nelson, méritait bien la faveur d'une promenade. Le cher Père, pour prix de ses rudes travaux, eut le bonheur de se rendre à Prince-Albert auprès de notre révérendissime vicaire, Mgr PASCAL. C'était au mois de septembre. En décembre, dès que les glaces furent assez fortes pour nous porter, je me hâtai moi-même d'aller trouver mon cher confrère au fort Cumberland. C'est un voyage de 135 milles, voyage absolument nécessaire pour se confesser, toujours agréable par la joie qu'il nous procure de nous revoir et que les nouvelles de notre évêque rendaient cette fois encore plus intéressant.

Au retour, j'apportais deux belles statues, l'une de Notre-Dame de Lourdes, l'autre de saint Joseph. Nous les devons à la générosité de nos bons sauvages. Vous concevez combien l'éclat de nos fêtes de Noël dut être rehaussé par la présence de ces personnages muets, mais

qui apparaissaient vivants aux yeux de nos Indiens. Je dois ajouter que la décoration de notre chapelle était bien relevée par les beaux présents de France. Les sauvages étaient venus en grand nombre et de fort loin. Ils chantèrent avec enthousiasme les beaux cantiques de Noël en langue crise. Ni mes fidèles ni moi ne devions passer ici le jour de l'an. J'avais à cœur de les éloigner des danses et assemblées nocturnes fréquentes, à cette époque, dans les forts de la Compagnie.

La veille de l'Épiphanie, je me trouvais à Pakitawagan, à 150 milles de ma résidence, occupé à confesser les sauvages qui n'avaient pu venir au lac Pélican. Je chantai la *messe des Rois* avant le jour, et le lendemain, par un temps épouvantable, le pauvre vieux missionnaire se mettait en route pour aller visiter des malades qui habitaient à deux journées de marche de Pakitawagan. Nous n'avions pas de lac à traverser, et ce fut heureux pour nous. Une famille, qui arrivait en même temps d'un point opposé, fut fort maltraitée par le froid ; le père et la mère avaient le menton, les joues et le bout du nez gelés. Les enfants n'avaient aucun mal, grâce aux peaux de lièvre dans lesquelles on avait eu soin des les emmailloter. Une autre famille fut forcée de rebrousser chemin. La glace atteignit 5 pieds de profondeur dans les lacs de la région.

Les sauvages que je venais visiter m'abandonnèrent la seule cabane convenable et se retirèrent dans une misérable hutte ouverte au souffle de tous les vents.

Je restai deux jours à instruire et à consoler ces généreux chrétiens et à leur administrer les sacrements. Un père et une mère, pauvres et malades, y pleuraient encore la mort de leur fils aîné, unique soutien de leur vieillesse ; mais ce qui les désolait le plus, c'était de voir l'enfant mourir sans les secours de l'Église. Durant six

jours, le malheureux fut en proie à une cruelle fièvre qui lui avait enlevé la connaissance. La mère, toute en pleurs, priait le bon Dieu de ne pas laisser mourir son fils sans qu'il pût se reconnaître et prier : « Grand Esprit, s'écriait-elle, Grand Esprit, notre Dieu infiniment bon, prends mon fils, si tu le veux, mais accorde-lui la grâce de la contrition et sauve son âme. » Dieu entendit la prière de la mère. Contre toute espérance, le jeune homme devint calme ; ses mains saisirent la croix de son chapelet, ses lèvres murmurèrent l'acte de contrition et il expira peu après, tandis que les sauvages chantaient en cris, autour de sa couche : *In manus tuas*, mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains. Les bons parents voulurent faire célébrer cinq fois le service funèbre pour le repos de cette âme, que Dieu avait reçue sans doute dans sa miséricorde. Pour qui serait la miséricorde, si elle n'était pas pour nos pauvres sauvages ?

De retour de cette expédition apostolique, je repartais, peu après, pour la rivière Caribou. Nous étions trois voyageurs sur deux traîneaux. Cette fois, un malheur faillit nous arriver. J'étais dans le premier traîneau, suivant l'homme qui ouvrait la route aux chiens dans la neige. Cyrille conduisait le second traîneau. Dans un endroit, le chemin longe la rivière. Arrivés là, un de mes chiens, pour éviter la neige, abandonne la terre ferme. Je vois tout de suite le danger et saute à bas de mon traîneau du côté de la rivière. Je m'étendis de mon long, et ce fut un bonheur. Si j'étais tombé debout en sautant de mon véhicule, j'aurais traversé la glace et disparu à tout jamais. Me voilà donc couché sur la rivière. La neige et une mince couche de glace soutiennent une partie de mon corps ; mais je sens que j'enfonce et déjà le courant de l'eau me glace les jambes. J'enfonce, j'enfonce toujours ; l'homme de devant est trop éloigné pour

me secourir. Je vais glisser sous la glace, lorsque Cyrille me saisit par le bras et me sauve la vie.

Deux jours après, au moment où nous allions dormir dans notre campement établi au milieu d'un bois, nous entendons un bruit de grelots, puis des coups de fouet, enfin des voix d'homme. C'est M. Thomas Daniel et un sauvage avec deux traîneaux. Le bon métis, si joyeux d'ordinaire, paraît tout abattu. Après les saluts d'usage, c'est le silence. Évidemment, un malheur est arrivé. Daniel m'annonce que son petit enfant se trouve en danger de mort ; il faut partir aussitôt pour le baptême. Nous suivons à fond de train un étroit sentier qui s'ouvre à travers l'épaisseur des bois. Peu après minuit, nous arrivons. L'enfant vit encore : on vient de l'ondoyer ; je complète les cérémonies et récite les prières *pro puero infirmo*, pour un enfant malade. Ce petit ange ne s'en alla au ciel que plusieurs jours plus tard. Ma visite procura aux sauvages les bienfaits d'une retraite, et je les laissai tous contents.

Au mois de mars, le R. P. Charlebois était de passage au lac Pélican pour se rendre au fort Nelson et travailler encore à la nouvelle Mission de l'Assomption. Il m'amenait un jeune orphelin sauvage du fort Cumberland. Il en avait fait un catholique et venait me le confier jusqu'à son retour. Louis Magnus était un bon enfant, aimable, doux, tranquille, un peu timide, très attaché au prêtre. Nous faisions pour lui les plus beaux rêves d'avenir. Hélas !... le P. Charlebois était à peine à mi-chemin de sa destination que son protégé nous était enlevé par un malheur affreux. Un jour, dans l'après-midi, je dus m'absenter pendant deux heures. Je confiai le petit Louis à des voisins. Après quelque temps, le cher enfant, trouvant mon absence trop longue et me croyant déjà revenu, voulut retourner à la Mission. Le

petit orphelin revenait donc tout seul, lorsque les chiens d'un métis se jettent sur lui et l'étranglent. On accourt; le petit Louis n'était déjà plus. Cinq minutes plus tard, j'arrive, ignorant tout et me réjouissant dans mon cœur de revoir mon Louis, qui était la joie du vieux missionnaire. « Peut-être a-t-il déjà faim? » pensais-je. A quelques pas de ma demeure, le commis du fort vient m'annoncer ce qui s'était passé. Je faillis devenir fou de douleur et je pleurai tellement, que ma vue en est restée affaiblie. Tous les gens du village me prirent en pitié; ils venaient me voir, me présentaient leurs enfants pour les bénir et les embrasser. Je dus faire moi-même la levée du corps et l'enterrement. Ce fut au milieu de mes sanglots, qui interrompaient souvent les prières de la liturgie. Que ce doit être dur pour un père de perdre ses enfants!

Un nouveau baptême d'enfant m'appela dans les bois. Nous y rencontrâmes une famille qui souffrait de la faim et à laquelle je donnai mes quelques vivres. Le lendemain, nous repartions; mais la nuit nous surprit en route. Nous n'avions rien à manger, ni pour nous ni pour nos chiens. Dans la baie d'un lac voisin, l'un de nos sauvages avait placé ses filets. Nous nous rendîmes en cet endroit et la Providence nous y fournit assez de provisions pour le repas de la caravane.

Un autre voyage m'amena au fort Cumberland durant l'absence du R. P. Charlebois. C'était la fonte des neiges, le plus mauvais temps pour voyager. Un fort vent du nord, que Dieu fit souffler et qui occasionna de fortes gelées, adoucit les rigueurs de la marche. Mais je ne pus faire qu'une courte visite, ma mauvaise santé ne me permettant pas de me laisser surprendre par le dégel dans mon retour. Les sauvages me remercièrent et me firent même une généreuse offrande.

Les fêtes de Pâques ne furent pas très brillantes. Le grand jour passé, le village devint même presque désert. C'était le temps de la chasse à l'ours. Vous concevrez, mon révérend Père, si ces animaux sont nombreux, lorsque vous saurez qu'en cinq semaines nos gens en ont tué deux cents. Durant ce temps, mes exercices spirituels terminés, je passais mes récréations à préparer du bois pour l'hiver prochain.

J'arrive à nos travaux apostoliques d'été. Ce fut le 14 juin, sous les auspices du cœur adorable de Jésus, que le missionnaire se mit en route avec deux hommes dans un canot d'emprunt, étroit et assez mal conditionné, tellement que notre guide craignait toujours quelque malheur dans les remous et les mauvais courants du fleuve Churchill. Mais, avec le secours d'en haut et beaucoup de prudence, tout alla pour le mieux. Au haut d'un rapide, un coup d'aviron abattit un fétiche en bois qu'un vieil infidèle, passé avant nous, venait d'y planter. Du reste, pas d'autre incident qu'une bonne cueillette d'œufs de canards et surtout de goélands dans une île du lac Canard ; un vrai régal !

A Pakitawagan, grand concours de sauvages que l'on invite à venir voir le « grand chef de la prière » au lac Pélican. Des lettres vont porter l'invitation à ceux qui manquent au rendez-vous. Partis au bruit d'une fusillade et aux sons de la cloche, nous rencontrons plus loin une caravane d'Indiens venant de leurs quartiers d'hiver. Un arrêt pour entendre leurs confessions. Plus loin, sur la route, trois sauvages qui dorment encore. On les éveille ; ils aident nos hommes, puis tandis que ses camarades fument la pipe autour du feu, le bon Alexandre vient dire au Père : « Je voudrais bien me confesser. » Et il se met à genoux sur une motte de terre. Il me demande une messe pour lui et sa femme.

A notre dernier campement, le F. Callec nous rejoint, après trois mois passés au fort Nelson avec le R. P. Charlebois. Le dévoué Frère amène un orphelin sauvage, sourd-muet, de moins de quatre ans. Lorsqu'on le recueillit, ce pauvre petit malheureux était dans un état de misère profonde et de saleté dégoûtante. Le R. P. Charlebois le confia au F. Callec. Bien lavé, bien frotté, bien savonné, le sauvageon se trouva transformé comme sous le coup d'une baguette magique. Il ne pleura pas en quittant sa famille, comprenant sans doute qu'il avait retrouvé ses parents. Dans les quarante portages que nous eûmes à faire, le F. Callec porta l'orphelin dans ses bras. Aussi le petit sourd-muet aime-t-il le Frère comme son père. Notre protégé a toutes les sympathies des sauvages ; il court de loge en loge et reçoit souvent des présents : souliers, coiffures, etc. Il fait correctement le signe de la croix et, à la chapelle, se tient convenablement. Cette charité, faite pour l'amour de Notre-Seigneur, attire les bénédictions du ciel ; les protestants sont édifiés, se rapprochent de nous, et vous lirez plus loin le récit de quelques conversions.

Le grand événement de l'été fut la visite pastorale. Mgr Pascal s'était annoncé pour la troisième semaine de juillet. Bientôt nous arrive, du lac Caribou, le R. P. Gasté. Sa tête blanche nous rappelle les travaux accomplis durant trente et un ans dans cette Mission des *Dénés*. Ce bon P. Gasté, je l'ai toujours appelé le *Moïse des Montagnais*. Il a fallu sa patience, sa longanimité, sa persévérance inébranlable, pour venir à bout de l'indifférence que témoignaient les *Mangeurs de caribou*. Trois jours après son arrivée, notre cher hôte put voir toute une flottille de canots d'écorce apparaître sur le lac en face de la Mission. C'étaient nos chrétiens de Churchill et même de Nelson, venus, quelques-uns de 300 milles,

pour voir le grand chef de la prière. Plusieurs n'avaient jamais vu d'évêque. Ils arrivaient dans vingt-six canots, et leur missionnaire en pleurait de joie. Le voyage n'avait pas eu que des charmes pour eux. D'abord, il avait fallu faire plus de quarante fois *portage*, c'est-à-dire qu'ils avaient dû transporter eux-mêmes plus de quarante fois canots et bagages, patauger dans la vase des marais, sans avoir, dans leurs nombreux campements, d'autre nourriture que le rare gibier tombé sous leurs coups le long du chemin. La Mission n'allait pas être, pour ces braves gens, le temps de l'abondance. Peu de poisson dans le lac et, par là-même, la disette dans le camp. Voilà donc deux cents sauvages campés autour de la chapelle, venus de 300 milles et endurant la faim pendant deux semaines. La vente d'un traîneau m'avait valu cent livres de viande sèche, que je distribuai. J'y ajoutai bien un sac de farine et trois sacs de pommes de terre ; *sed quid hæc inter tantos ?* Au milieu de ces souffrances, le courage de mes chrétiens fut bien édifiant. Ils étaient affamés de la parole de Dieu autant et plus encore que du pain matériel. Lorsque je passais dans le camp, des jeunes gens d'un village très éloigné m'entouraient en me disant : « Mon Père, *kiskinohamawinan*, apprends-nous à prier, *doce nos orare.* » Pendant deux semaines, je n'eus le temps ni d'écrire une lettre ni de lire une page. Au moment des instructions, la chapelle était comble ; nos sauvages s'entassaient jusque dans la sacristie, jusque sur les degrés de l'autel et sur une tribune improvisée. Vous eussiez vu tous ces Indiens suspendus aux lèvres de leur missionnaire et ne voulant pas laisser perdre un seul de ses enseignements. Tous les soirs, beaucoup demandaient à refaire leur confession, parce que le sermon du jour leur avait rappelé quelque faute oubliée.

Le R. P. Gasté et le R. P. Lecoq — celui-ci arrivé de la Saskatchewan — me dirent leur édification de cet empressement, de cette piété, des visites faites au Saint-Sacrement durant le jour et le soir encore après la prière commune.

Cependant Monseigneur, retenu à l'île à la Crosse par la maladie, ne venait pas. Mes deux hôtes partis l'un après l'autre au-devant de Monseigneur revinrent le samedi sans aucune nouvelle. J'étais abattu, découragé. J'assemblai notre peuple et lui fis comprendre que ses peines et sa longue attente ne seraient pas sans fruits quand même il n'aurait pas le bonheur de voir l'évêque.

Il fut décidé que, le lendemain dimanche, nous aurions trois messes ; que le R. P. Gasté chanterait la grand'-messe à laquelle aurait lieu la communion générale, et que, ensuite, nos bons sauvages regagneraient leurs lointains pays. Le soir même, le R. P. Lecoq et moi nous commençâmes le travail des confessions. Le lendemain, au moment de la seconde messe, des coups de fusils retentissent. Un immense cri de joie s'élève dans le camp. Ceux de nos chrétiens qui assistaient au saint sacrifice en furent troublés malgré leur recueillement habituel ; ils abrégèrent même leurs actions de grâce ; mais certainement le bon Dieu ne leur en voulut pas. Dès 7 heures, les canots de la caravane épiscopale étaient en vue. Grâce à la surprise, la réception ne fut guère brillante ; les fleurs s'étaient fanées. On se hâta seulement de hisser tout au sommet du clocher le drapeau de la France, le drapeau tricolore avec l'image du Sacré-Cœur de Jésus sur le fond blanc. La cloche se met en branle, tout le monde se porte sur le rivage et Sa Grandeur débarque. J'entendais les sauvages qui disaient : « Ah ! maintenant nous n'avons plus faim. Nous sommes

contents de voir cet ambassadeur du Grand Esprit. Merci, merci ! »

Vous comprenez, mon révérend Père, l'impression que fait sur les enfants des bois la vue d'un évêque. La soutane violette, la croix pastorale, la majesté du pontife à la chapelle avec la mître et la crosse, toutes choses qui frappent l'esprit du blanc, jettent le sauvage dans le ravissement. A regarder l'évêque, il ne pense plus être sur la terre; il le croit descendu véritablement du ciel, venu tout droit de la *Maison du Grand Esprit* pour visiter les hommes, leur parler, prier pour eux. Une bonne vieille fut impressionnée à ce point que, quelques jours après, elle s'embarquait avec son petit-fils dans un canot d'écorce pour aller conter aux gens de son pays ce qu'elle avait vu, entendu, ressenti.

Monseigneur, après un sermon interprété en cris, confirma soixante-trois personnes. Le soir de ce beau jour, un sauvage de mauvaise réputation pleurait et se lamentait dans sa loge. Sa femme vient me trouver : « Mon mari, dit-elle, se désole de n'avoir pas été jugé digne de la confirmation. » Le pauvre homme n'avait pas même osé se présenter à Monseigneur. Sa Grandeur est avertie. « Qu'il vienne! » répond le pasteur compatissant. On appelle le coupable que le repentir a touché. Le voici qui s'avance tout tremblant. Je le prends par le bras et l'amène aux pieds de Monseigneur. Sa Grandeur présente son anneau à l'enfant prodigue et l'encourage par quelques bonnes paroles. Après s'être confessé le soir même avec de grands sentiments de contrition, le converti recevait le lendemain le sacrement de Confirmation, Monseigneur renouvelant la cérémonie pour lui seul. Le brave homme se tint à genoux devant la table de communion pendant tout le discours que l'évêque lui adressa.

On se tromperait beaucoup si l'on croyait le sauvage sans cœur et sans esprit. L'enfant des bois, le Cris surtout, est impressionnable, et j'ai eu maintes fois des preuves de son discernement. Sans que l'on y prenne garde, il observe de ses deux yeux, et vingt-quatre heures lui suffisent pour apprécier un homme. Dans une circonstance comme la visite de notre évêque, ces dispositions étaient un vrai bonheur et un puissant secours dans l'œuvre de la grâce. Tout frappait nos Indiens dans la personne de notre bien-aimé pontife. Le son de sa voix les touchait; sa pieuse lenteur dans les prières liturgiques les édifiait. Je suis sûr que rien ne leur a échappé et ils auront certainement tout raconté aux absents.

L'expérience m'a fait dire que le passage de l'évêque en ce pays était un triomphe pour notre sainte religion et attirait toujours les bénédictions du ciel. Nous l'éprouvons cette fois encore. Quatre abjurations de protestants sont le fruit de la visite actuelle.

Des bords de la baie d'Hudson, une femme était venue avec ses deux fils voir leurs parents établis dans notre village. Le frère de cette femme, catholique fervent des environs, profita de ce voyage pour attirer sa sœur et ses neveux dans l'église catholique. «Mon père, me dit-il, j'ai parlé à ma sœur et à mes neveux; il faut qu'ils soient catholiques; tu vas les instruire, ils viendront.» Ils vinrent en effet. La grâce de Dieu achevant son œuvre fit de nos trois catéchumènes trois enfants de la véritable Église. Après son abjuration, la nouvelle convertie continua à se faire instruire. Assise entre ses deux fils, sur un banc de la chapelle, elle écoutait avec recueillement. Un jour, elle se mit à pleurer : «Ah! mon Dieu! disait-elle, si j'avais connu jadis ce que j'entends et que je commence à connaître aujourd'hui, je n'aurais pas tant péché, je n'aurais pas été aussi misérable.»

C'est le R. P. LECOQ qui reçut cette triple abjuration; le R. P. GASTÉ en avait déjà reçu une autre précédemment.

Après deux jours et demi, Monseigneur nous quitta. Au milieu de quelle tristesse de nos sauvages!... J'en vis pleurer. Ils prenaient la main de Monseigneur pour la baiser et la mouiller de leurs larmes. Des protestants tombaient à genoux pour recevoir la bénédiction épiscopale, baisant eux aussi la main de notre pontife ému, sans doute, jusqu'au fond de l'âme. Comme ces frères égarés durent sentir la différence entre le départ ou l'arrivée de l'évêque romain, et le départ ou l'arrivée de leur *bishop* anglican ! Celui-ci passe inaperçu au milieu de ses coreligionnaires et ne présente aux sauvages, en guise d'adieu ou de salutation de bienvenue, que son index, crainte, sans doute, de salir la fine main de Sa Révérence.

Nos chers catholiques saluèrent longtemps leur vénéré pasteur, la poudre jetant des salves à l'écho du lac jusqu'à ce que le canot de Monseigneur disparût dans le lointain.

J'aurais accompagné volontiers Mgr PASCAL au fort Cumberland, mais le zélé Père CHARLEBOIS, qui fait avec beaucoup de fruit l'œuvre de Dieu, m'avait recommandé la jeune mission du fort Nelson. Je devais une visite aux catholiques de ces parages. Voilà donc un nouveau voyage de 300 milles. Sur la route, nous rencontrons des chrétiens qui revenaient du lac Pélican. Ils voyagent à petites journées, s'arrêtant dans les campements pour tendre les filets et prendre le poisson qui est leur unique nourriture. Seule, la vieille Isabelle et son petit-fils, dont je parlais plus haut, nous suivent quelque temps. Tout heureuse de voyager en compagnie du missionnaire, la bonne vieille ne se lassait point de chanter des cantiques. Souvent, nous la croyions bien loin derrière nous,

quand le son de sa voix nous annonçait son approche.

Nous voilà maintenant sur les bords du fleuve Churchill. En temps ordinaire, à l'eau basse même, ce fleuve est d'une navigation dangereuse. Aujourd'hui, la crue est extraordinaire. Cela nous effraye et nous regrettons de n'avoir pas pris la voie des petits lacs et des petites rivières. On appelle ce fleuve *Missi nipiij*, ce qui veut dire la *grande eau.* C'est bien vrai. Imaginez cette immense nappe liquide qui se précipite tout à coup dans d'étroits passages que lui ouvrent à peine des montagnes de granit taillées à pic. Concevez cet amas de flots qui, au sortir de ce canal et retrouvant leur liberté, reviennent sur eux-mêmes, se pressent, se heurtent, s'amoncellent, bouillonnent, rugissent. Vous diriez qu'ils montent de l'abîme. Si le malheur vous attire dans ces gouffres, c'est fait de vous et votre regard ne contemplera plus la lumière du ciel. Quelle sûreté de coup d'œil, quelle vigueur de bras, quelle dextérité de mains ne faut-il pas à nos sauvages pour éviter, au moment précis, ces courants terribles, et diriger la frêle embarcation d'écorce! Nous chantions l'*Ave maris stella*, dans la langue crise; Dieu veillait sur nous et aussi notre Mère Immaculée. Mes deux hommes me demandaient sans cesse de leur redire nos chants liturgiques, l'*Asperges me*, l'*Ave verum*, le *Sub tuum*, même le *Requiem* qui pouvait devenir d'un à-propos funèbre et qui faisait penser aux victimes des mauvais courants et des remous du fleuve.

Voici un nouveau camp sauvage. Une partie de la nuit se passe à entendre les confessions et, le lendemain matin, tous reçoivent la sainte communion sous la tente. Avant le départ, ces âmes généreuses m'offrent des présents pour la Mission. Le plus pauvre de la bande y joint une fourrure et me prie de dire une messe pour

ses parents défunts. Je fus bien touché de voir les six petits enfants de cet homme venir me présenter chacun sa petite offrande.

Reprenons notre route. Nous laissons Churchill pour Nelson, après avoir traversé la hauteur des terres. Deux jours durant, nous sautons les rapides de la rivière Brûlée et, le dimanche matin, nous débarquons à l'Assomption. Les sauvages protestants faisaient, en ce moment, leurs prières avec leur catéchiste dans un appartement du fort. Après le *service*, ces braves gens viennent se joindre aux autres sauvages pour me saluer, me remercier même de ma visite. Le catéchiste ne se dispensa pas de cette civilité. Son air froid et quelque peu embarrassé témoignait autre chose que de l'enchantement. Quatre fois encore, durant le jour, il appela son peuple pour lire la Bible, chanter et pousser ensemble des exclamations oratoires. La présence du prêtre catholique fut, sans doute, la cause de ces exercices multipliés.

Le soir, tout ce peuple vint s'asseoir autour de ma tente. Assis moi-même au milieu d'eux sur le gazon, je ne pus m'empêcher de leur adresser la parole. J'étais fatigué cependant, j'avais faim, car je n'avais rien pris de tout le jour. Le commis du fort était absent et le *post-master* se serait fait un scrupule de rien prendre dans le magasin le saint jour du Seigneur. Mais est-ce que la nourriture du missionnaire, comme celle de son divin modèle, n'est pas de faire la volonté de Dieu et d'annoncer l'Évangile véritable à ceux qui l'ignorent ? Je parlai donc. L'observance des commandements de Dieu, bien autrement importante que la lecture de la Bible, chose tout à fait secondaire ; la nécessité du pardon par la contrition, la confession, l'absolution du prêtre ; le célibat ecclésiastique, etc. : tels furent les thèmes de cette instruction. Et tout cela prouvé avec les

textes que je lisais dans la Bible protestante de l'un de mes auditeurs. Ils avaient encore leur grosse Bible anglaise entre les mains. Je les félicitai de leur ferveur religieuse et leur dis de prendre garde. « Quel malheur, ajoutai-je, si vous veniez à vous perdre à cause des péchés que n'aurait pas effacés la pénitence établie par Notre-Seigneur comme planche de salut après le baptême! »

Lorsque j'eus fini, les catholiques et moi nous récitâmes notre prière du soir, que les protestants suivirent avec attention. Quand tous se retirèrent, on entendit le catéchiste prier à son tour, seul dans sa chambre, poussant de pieuses exclamations. Peu après, chacun de ces pauvres protestants faisait de même dans sa loge. Le père de famille pousse des soupirs et crie vers Dieu, selon qu'il se sent inspiré dans le moment. C'est la pratique universelle des *wesleyens méthodistes* dans ce pays.

Le lendemain, je me rendis à la Mission, située à 6 milles du fort. Beaucoup de sauvages m'y suivirent, malgré le catéchiste qui se mit à distribuer des vêtements expédiés par les sociétés bibliques d'Angleterre et du Canada. « Tiens, dirent quelques sauvages, jusqu'ici il vendait ces présents destinés aux sauvages ; voilà, maintenant, qu'il les donne ! Enfin ! »

Une protestante, mère d'une nombreuse famille, vient me trouver : « *Notta* — mon Père — me dit-elle, j'ai perdu ma fille cet hiver dernier. A son lit de mort, elle me disait : « Ah ! que je suis malheureuse d'avoir man-
« qué l'occasion de prendre la *religion des Français !* Les
« priants français sont seuls dans le bon chemin. Si je
« vivais, je serais de cette religion. Ma mère, mon père,
« mes frères, mes sœurs, priez, priez avec les Fran-
« çais. »

Un homme me dit de son côté : « Prêtre français, je

t'ai écouté hier soir. Ta parole est entrée dans mon cœur. Je crois ce que tu nous disais. Je crois surtout à la rémission des péchés par l'absolution. Mais je ne connais pas encore tout. Ce matin, j'ai assisté à la messe ; j'étais content, très content dans mon cœur. Je voudrais être des vôtres. Prête-moi un de vos livres, afin que j'apprenne la *prière française.* »

La veille de mon départ, les premiers catholiques du pays vinrent de leur pays de chasse. Parmi eux se trouvaient trois adultes catéchumènes dont je reçus l'abjuration. Une autre famille absente devait abjurer, elle aussi ; mais, ne pouvant l'attendre plus longtemps, je dus remettre la cérémonie à la prochaine visite. J'aurais bien voulu baptiser tous les nouveau-nés, car ici les protestants laissent suivre à leurs enfants la religion de leur baptême ; mais le catéchiste se démena tellement, que les mères, en l'absence de leurs maris, n'osèrent prendre sur elles-mêmes la responsabilité d'une décision favorable au prêtre catholique, à leurs enfants et à elles-mêmes.

Je quittai le fort Nelson, bien consolé de par ailleurs. J'espère que le R. P. Charlebois voudra bien raconter à nos frères, à nos amis et à nos bienfaiteurs les œuvres qu'il a faites lui-même dans cette Mission et dans ses courses apostoliques.

Au retour, nous rencontrons plusieurs campements de sauvages. Nous nous arrêtons chaque fois et j'administre les sacrements. D'ici à un an, quelques-uns n'auront pas d'autre occasion de purifier leur âme et de recevoir le pain des forts.

Avant de terminer, mon révérend Père, permettez-moi de réparer un oubli. Je n'ai point parlé encore de la bénédiction du cimetière. Mgr Pascal voulut bien présider cette cérémonie. Après la confirmation, on se rend

processionnellement au champ des morts. Catholiques et protestants se font un devoir d'assister à la bénédiction. Monseigneur, debout devant la grande croix noire plantée au milieu du cimetière, adresse quelques paroles à l'assistance, sur la destinée de l'homme, le respect pour les morts, les âmes du Purgatoire, le devoir de prier pour elles, dévotion essentiellement catholique. Après ce discours, le Pontife, avec les trois prêtres qui l'assistent, récite les prières du rituel, les litanies des saints, auxquelles le peuple répond avec ferveur, et procède aux cérémonies de la bénédiction.

Ce fut là comme un nouveau titre de gloire pour notre sainte religion, dans ces pays où le froid protestantisme oublie absolument ses défunts. Ce souvenir donné aux morts, cette sanctification de leur demeure dernière toucha profondément nos catholiques. Ils aimeront leur cimetière, n'en auront point peur, se consoleront, au moment suprême, par la pensée de reposer en terre sainte. A genoux sur la tombe des leurs, dans cette clairière transformée en cimetière bénit, ils trouveront dans la prière un adoucissement à l'amertume de la séparation.

Il me reste, mon révérend Père, à vous donner, en quelques chiffres, les fruits de notre ministère au lac Pélican et au fort Nelson, pendant les premiers mois de l'année courante :

Abjurations, 12 ; baptêmes, 30 ; confessions, 250 ; communions, 180.

Je ne vous parle pas des misères et des persécutions qui nous viennent de la part de nos ennemis. Un ministre anglican, jaloux du bien qui se fait et des conversions qui s'opèrent par les soins du zèle catholique, a essayé de nous calomnier. Il voudrait publier de faux rapports dans lesquels on nous accuse de vendre du vin aux sau-

vages ; ce qui est un effronté mensonge. Il nous sera facile de réduire à néant ces imputations. On assure, du reste, qu'un gentilhomme écossais veut arrêter l'affaire, craignant sans doute que le calomniateur, son subordonné, n'ait la honte de voir mettre à nu sa conduite infâme. Quoi qu'il en soit, ces attaques n'ébranleront point notre œuvre ; elles vaudront au catholicisme un nouveau triomphe ; les petits tracas qu'elles pourront nous donner attireront sur nous les bénédictions célestes, qui viennent de l'épreuve comme la pluie qui féconde sort du sein des nuages.

Agréez, révérend et bon Père, l'humble hommage de mon respect et de mon affection en N.-S. et M. I.

E. BONNALD, O. M. I.

VICARIAT APOSTOLIQUE D'ATHABASKA.

LETTRE DU R. P. LE DOUSSAL AU DIRECTEUR DES ANNALES.

Mission de la Nativité, 20 septembre 1892.

MON REVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Les annales de notre bien-aimée Société étant l'organe choisi pour transmettre à nos Frères éloignés les faits qui seraient de nature à les intéresser, permettez-moi d'y réclamer une place pour le petit rapport que je vous adresse. Je dois vous avouer cependant qu'en venant frapper à votre porte, je n'ai pas à faire valoir les mêmes titres que beaucoup d'autres qui ont à vous raconter ou les brillantes conquêtes de leur infatigable zèle, ou les aventures émouvantes de leurs courses apostoliques, ou les merveilles dont retentissent les célèbres pélerinages qui ont été confiés à leurs soins. Oh ! non, mon rôle, à moi, s'arrête à des bornes beau-